

Lorsque Gallieni débarqua pour la première fois sur la côte africaine, 1878, de graves événements se préparaient qui devaient orienter sa destinée. L'heure avait enfin sonné où les rêves d'un empire français au Soudan entretenus par tant d'héroïques explorateurs allaient devenir une réalité.

Mais, pour faciliter l'intelligence de ce qui va suivre, quelques notions préliminaires sur l'Afrique occidentale s'imposent.

On appelle Soudan la partie centrale de l'Afrique, au nord de l'Équateur. Il est actuellement divisé entre la Grande Bretagne à l'Est, et la France à l'Ouest ; c'est de cette dernière partie dont nous voulons parler.

L'empire colonial français en Afrique occidentale se compose de deux régions bien distinctes ; la région désertique et la région agricole. La première, qui s'étend depuis l'Atlas jusqu'au Niger et au lac Tchad, comprend le désert du Sahara. Elle est sans valeur économique. Quelques tribus nomades de Maures et de Touaregs, musulmans fanatiques, parcourant seules l'immense solitude.

La seconde région, au contraire est extrêmement fertile, et nous sera très précieuse, sinon comme colonie de peuplement, (le climat ne convient guère aux européens), du moins comme colonie d'exploitation. Des fleuves nombreux : le Sénégal, la Gambie, le Niger, etc., l'arrosent ; les pluies tropicales vivifiées par un soleil ardent donnent à la végétation une vigueur extraordinaire. Toutes les cultures industrielles dont l'Europe fait tant d'usage y réussissent admirablement. La côte, basse, marécageuse, malsaine, est couverte d'une zone de forêts encore inexploitées d'une valeur marchande incalculable. L'intérieur s'élève en un haut plateau, moins riche, mais plus salubre et plus aisément colonisable.

La population indigène est assez dense : dix millions, peut-être, sous notre protectorat ; autant et plus qu'à ces dernières années elle était partagée entre plusieurs royaumes barbares divisés de langues et de races, en proie à des guerres perpétuelles, écrasée sous la tyrannie d'affreux despotes, et réduits à l'état de la plus abjecte servitude. La propagande musulmane a conquis à l'Islamisme la majorité de ces pauvres gens. Ceux qui demeurent attachés à leurs fétiches sont sollicités de plus en plus efficacement par nos intrépides mission-

naires chrétiens, mais la faiblesse de leur esprit et la corruption de leur cœur opposent de grands obstacles à leur conversion sincère.

Il n'est que juste d'ajouter que la conquête de l'Afrique par les nations d'Europe fut pour ces peuplades une véritable bénédiction qu'elles n'ont pas été lentes à apprécier. La paix française a transformé le pays. On y vit heureux maintenant. Les indigènes s'engagent dans nos régiments par milliers, et deviennent des soldats intrépides qui vouent à leurs chefs un véritable culte. Bref, tout progresse. La justice règne, l'agriculture s'étend de proche en proche, le commerce et les arts de la civilisation se développent.

Les visées annexionnistes de la France sur le Sénégal datent de loin. Nos négriers y pratiquèrent jadis la traite. Louis XIV créa les postes de Saint-Louis et de Gorée. Mais la rigueur de ce climat et le manque de suite de notre politique paralysèrent notre essor colonial. Il était réservé au général Faidherbe, dans la seconde moitié du siècle dernier, de fixer nos indécisions et de tracer d'une main ferme le plan de notre empire africain.

Et encore, ce plan faillit-il avorter en voyant le jour. Les Anglais, qui, naguère, nous avaient si prestement évincés de la Nouvelle Zélande, finirent par se rendre compte que l'Afrique, jusque-là méprisée, méritait un meilleur traitement. Avec leur sens pratique aigu ils se hâtèrent de réparer leur erreur et de regagner le temps perdu. Des postes furent établis un peu partout, dans le Delta du Niger, à la Côte d'Or, à la Sierra Leone, sur la Gambie ; des missions nombreuses, munies abondamment de whisky et de cotonnades, signèrent avec les roitelets de la côte des traités de protectorat ; bientôt elles s'avancèrent dans l'intérieur des terres, et notre hinterland fut menacé.

La France s'émut. Bismark, désireux de nous distraire de la pensée de la revanche et de nous brouiller avec l'Angleterre, se montrait favorable à notre expansion coloniale.

Le général Brière de l'Isle, gouverneur du Sénégal, reçut l'ordre de parer au péril britannique.

C'était un chef intelligent, disciple de Faidherbe et nourri de sa doctrine. Il résolut d'aller hardiment de l'avant et de procéder à